

Embarquer pour l'Inde, un motif narratif chez Xénophon d'Éphèse, Lucien et Philostrate

PATRICK ROBIANO
Université Jean-Jaurès, Toulouse

Il peut paraître paradoxal que la littérature grecque de fiction fasse très peu cas de l'Inde, notamment ce qu'il est convenu d'appeler le roman grec, alors même qu'il se développe à un moment où les échanges diplomatiques et surtout commerciaux entre l'Inde et l'empire romain s'intensifient, au cours des trois premiers siècles de notre ère.¹ Cela peut paraître d'autant plus paradoxal que l'Égypte, bien connue des romanciers, était la voie de passage quasi obligée entre l'espace méditerranéen et l'espace indien, et qu'Alexandrie, lieu de l'action dans deux romans, était la plaque tournante de ces échanges.² Dion de Pruse, s'adressant aux Alexandrins, met l'accent sur l'expansion commerciale de leur cité sur toutes les mers, et spécialement sur l'océan Indien : 'Vous êtes présents sur la mer Extérieure, de l'autre côté du continent, sur la mer Érythrée et l'océan Indien, dont il était auparavant difficile d'entendre le nom'.³ Il est donc étonnant que la littérature de fiction et le

¹ Pour une synthèse récente, voir Sartre 2021, 137-165. Les produits de luxe indiens sont, en revanche, mentionnés par Achille Tatius, 3, 7, 5 ; 4, 4, 8, et Héliodore, 2, 30, 2 ; 4, 16, 6 ; 5, 14, 1 ; 8, 11, 8).

² Sur l'Égypte et Alexandrie comme lieu de l'action romanesque, cf. les *Éphésiaques* (3, 8, 5 ; 10, 4-5 ; 11-12 ; 4 *passim* ; 5, 3, 1-5 ; 8) et *Leucippé et Clitophon* d'Achille Tatius (2, 31, 6 ; 3, 9, 1 ; 4, 18, 1 ; 5, 1, 1 ; 8, 1 ; 22, 4). D'après la *Souda* I, p. 439, l. 22-27 Adler, Achille Tatius aurait été originaire d'Alexandrie. Quant aux *Éthiopiennes*, elles font de l'Égypte un espace essentiel de l'action, de la côte à la frontière avec l'Éthiopie ; le roman commence dans le delta du Nil.

³ Dion 32, 36 (traduction Kasprzyk 2012). Rome était souvent la destination finale des exportations indiennes (cf. Aelius Aristide, *Éloge de Rome*, 12 : 'On peut voir des cargaisons venant d'Inde, et même, si l'on veut, d'Arabie Heureuse, en si grand nombre, qu'il y a de quoi conjecturer que les arbres de là-bas restent nus désormais et que les habitants sont obligés de venir ici, lorsqu'ils ont besoin de quelque chose, pour réclamer une part de leur propres productions' (traduction Pernot 1997).

roman, qui n'hésite pas à faire de contrées lointaines un lieu d'action romanesque, se soient si peu intéressés au monde indien. Des titres comme les *Éthiopiennes*, les *Babyloniennes*, les *Merveilles au-delà de Thulé* n'ont pas d'équivalent du côté de l'Inde. Tout se passe, apparemment, si l'on peut se fier à la littérature antique que nous avons conservée, comme si l'Inde suscitait presque exclusivement des discours sur les sciences naturelles, la géographie, l'histoire ou l'ethnographie. A cet égard, le nombre élevé d'ouvrages consacrés aux réalités indiennes est révélateur. Des *Indika* de Ctésias à l'*Indikè* d'Arrien, en passant par Mégasthène, dont l'influence a été considérable, la littérature sur l'Inde est abondante.⁴ D'autre part, le *Périple de la mer Érythrée*, daté généralement de la première moitié du premier siècle de notre ère, aurait pu offrir à la fiction une cartographie intéressante de l'espace de l'océan Indien ; elle ne l'a pas exploitée.⁵

Pendant, des récits, ou des amorces de récit, certes très rares, relevant d'une manière ou d'une autre de la fiction, évoquent la route maritime de l'Inde, et ce sont eux que nous souhaitons examiner dans cet article en nous appuyant sur trois auteurs chez lesquels la traversée vers l'Inde est présente, plus ou moins développée : Xénophon d'Éphèse, Lucien et Philostrate.

Que tirer de passages qui, dans le thème du voyage, introduisent le motif de la traversée vers l'Inde ?⁶ Produisent-ils une nouvelle représentation de l'Inde ? Sont-ils de nature à infirmer la conclusion à laquelle aboutit J. L. Rife après avoir condensé l'image que Philostrate donne de l'Inde : 'In fact, the reader is never very far from the classical library' ?⁷ Nous essaierons de saisir ce qui pousse un individu ordinaire, et non pas un personnage historique, un héros ou un dieu comme Alexandre, Héraclès ou Dionysos, à entreprendre ce long voyage, puis d'analyser, à l'inverse, la perception des étrangers venus d'Égypte que Philostrate, se distinguant de Xénophon et de Lucien, prête aux Indiens. Enfin, nous examinerons comment le motif narratif du voyage en Inde utilise et reflète les connaissances contemporaines sur les relations, établies à travers l'océan, entre les Gréco-Égyptiens et les Indiens.

⁴ Sur Mégasthène comme source de connaissance sur l'Inde, voir Camacho Rojo et Fuentes González 2005, 376-380.

⁵ Casson 1989, 7 situe le traité entre 40 et 70 et l'attribue à un 'Egyptian Greek' ; pour Arnaud 2012, 33, l'auteur serait plutôt un latin hellénisé.

⁶ Sur la distinction entre thème et motif, nous renvoyons à Ducrot et Torodov 1972, 283-284 : 'On distingue le motif du thème. Cette dernière notion désigne une catégorie sémantique qui peut être présente tout au long du texte, ou même dans l'ensemble de la littérature ("le thème de la mort") ; motif et thème se distinguent avant tout par leur degré d'abstraction et partant, leur puissance de dénotation. Par exemple les lunettes sont un motif dans la *Princesse Brambilla* de Hoffmann ; le regard en est un des thèmes".

⁷ Rife 2010, 468-470.

1. *Embarquer pour l'Inde*

Dans nos sources littéraires, il apparaît que ce sont surtout des jeunes gens qui sont sensibles à l'appel de l'Inde. Le voyage résulte d'un choix, ce qui le distingue des voyages des protagonistes des romans grecs, qui subissent plus ou moins le voyage. L'aspirant au départ le plus emblématique est sans aucun doute un personnage de la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate, Nilos. Celui-ci explicite son désir de l'Inde qui lui serait venu 'dès l'adolescence' (6, 16, 3).⁸ Il met en discours, dans un récit intradiégétique, son imaginaire de l'Inde.

Il est constamment défini par son jeune âge, que ce soit par le narrateur, qui le présente comme 'le plus jeune (νεώτατος) des Gymnosophistes' (6, 10, 1), par lui-même quand il affirme (6, 16, 4) que les Gymnosophistes éthiopiens l'ont accueilli comme un 'jeune homme' (νέον), ou par Apollonios qui l'apostrophe (6, 16, 2) d'un 'jeune homme' (ὃ νεανίσκε). Enfin, c'est un adjectif très proche de νεανίσκος qui sert à caractériser les propos de Nilos, νεανικά, 'propos de jeune homme' (6, 17). Il y a manifestement une ardeur juvénile dans le désir de gagner l'Inde.

En ce sens, Nilos est le parfait homologue d'Apollonios de Tyane 'soutenant qu'il convient à un homme jeune (νέω ἄνδρι) de voyager et de se rendre à l'étranger' (1, 18). Comme le sage de Tyane, au moment de son départ, a atteint sa majorité, puis s'est astreint à cinq ans de silence (1, 10 ; 1, 14), on peut estimer qu'il a environ vingt-quatre ans. Nilos, comme Apollonios, le destinataire de son discours, a donc choisi la même expérience au même âge.

Chez Lucien aussi il est question, en deux passages, de jeunes gens qui embarquent pour l'Inde après avoir quitté Alexandrie où ils sont étudiants. Dans *Alexandre* 44, c'est le substantif ὁ νεανίσκος qui est employé. Dans *Toxaris* 27, deux amis, un certain Démétrios et Antiphilos, 'son camarade depuis l'enfance, qui avait été son compagnon d'éphébie', partent étudier à Alexandrie.⁹ Tout juste sortis de l'éphébie, ils ont par conséquent un peu plus de vingt ans, et quand Démétrios part pour l'Inde, il est vraisemblablement encore jeune (*Tox.* 34).

Cela dit, partir pour l'Inde n'est pas l'apanage des jeunes. Le père de Nilos est un homme mûr (*V. Ap.* 6, 16, 3) ; c'est le cas aussi, vraisemblablement, des Égyptiens qui entrent en contact avec les sages de l'Inde (*V. Ap.* 3, 25, 1). On rappellera à ce propos que Plotin, personnage historique, lui, est dans sa trente-neuvième année quand il rejoint l'expédition de Gordien III contre les Perses, dans l'intention d'atteindre l'Inde (*Plot.* 3).

⁸ Nous adoptons l'édition de Jones 2005 et la traduction de Grimal 1958.

⁹ Traduction Ozanam 2018 que nous adoptons pour les œuvres de Lucien.

L'objectif de Plotin était de parfaire ses connaissances philosophiques : 'Il arriva à posséder si bien la philosophie qu'il tâcha même de prendre une connaissance directe de celle qui se pratique chez les Perses et de celle qui est en honneur chez les Indiens'.¹⁰ Porphyre distingue subtilement exercice de la magie et connaissance pure. Et c'est bien ce désir de connaissance pure que l'on trouve chez les jeunes qui partent pour l'Inde, ou qui sont animés par le désir d'y partir.

Le cas le plus intéressant, parce qu'il est le plus développé par le personnage lui-même, est celui de Nilos, qui explicite sa motivation. Comme Plotin, il souhaite rencontrer les Indiens qu'il ne connaît qu'à travers les récits de son père, qui se rendit 'de son plein gré' d'Égypte en Inde en tant que commandant d'un navire marchand (*V. Ap.* 6, 16, 3). Par l'emploi de l'adjectif ἐκόν, 'de son plein gré', non seulement le jeune homme donne une dignité à son père –celui-ci n'est ni esclave ni prisonnier-, mais il indique aussi que ce n'est pas un naufragé qui aurait dérivé jusqu'en Inde, à l'instar d'un affranchi de L. Annius Plocamus qui dériva jusqu'à Taprobane, l'actuel Sri Lanka (Pline, *HN* 6, 84), ou d'un Iamboulos dont on pense qu'il fut un personnage réel, commerçant dans l'espace de l'océan Indien et poussé après des vicissitudes sur les rivages des pays limitrophes avant d'échouer en Inde.¹¹ Les propos de Nilos supposent une ligne commerciale régulière.

La connaissance qu'a Nilos des Indiens est doublement médiatisée, puisque le père rapporte à son fils des récits des Indiens du littoral sur les sages indiens : 'Après avoir fréquenté les Indiens de la côte, il ramena, sur les sages de ce pays, des histoires semblables à celles que tu as racontées' déclare-t-il à Apollonios (traduction modifiée). Il émerge de ces récits l'idée que 'les Indiens étaient les plus sages des hommes et que les Éthiopiens étaient des colons venus de l'Inde, qui pratiquaient une sagesse héritée de leurs pères et gardaient les yeux fixés sur leur première patrie' (6, 16, 3). Nilos est donc en quête de la sagesse absolue et, les Éthiopiens étant censés détenir la même sagesse que les Indiens, il pense, dans un premier temps, s'épargner un long voyage : 'Je vins vivre en la compagnie des Gymnosophistes, dans l'espoir d'apprendre la science des Indiens ou des connaissances de la même famille'. Mais, déçu par ceux-ci, il n'aurait pas manqué de faire le voyage en Inde, s'il n'avait pas rencontré providentiellement Apollonios, fidèle détenteur de la sagesse indienne : 'Je serais allé jusqu'à la colline des sages, si un dieu ne t'avait envoyé ici pour m'aider et, sans que j'aie à naviguer sur la mer Rouge ni à me rendre chez les peuples du Golfe, me faire goûter à la sagesse indienne' (6, 16, 4). Apollonios joue un rôle semblable à celui du père de Nilos, il est un intermédiaire entre les Indiens et le jeune Égyptien, à une différence près,

¹⁰ Traduction Morlet 2013.

¹¹ Diodore 2, 55-60 est notre source d'information. Sur le personnage, voir Lens Tuero et Fuentes González 2000, 841.

et de taille : le commandant rapporte des informations, le sage de Tyane rapporte directement la connaissance. Mais tous deux apportent l'Inde en Égypte et évitent une traversée. Mieux, ils sont complémentaires : le commandant a éveillé chez son fils le désir de l'Inde ; Apollonios l'a satisfait. Grâce aux récits, par deux fois, Nilos effectue un voyage immobile.

En revanche, chez Lucien, les jeunes gens se rendent effectivement en Inde, plus précisément chez les Brahmanes dans le cas de Démétrios (*Tox.* 34), plus vaguement en Inde dans le cas, jugé 'entièrement fictionnel', d'un jeune Paphlagonien (*Alex.* 44).¹² Dans les deux cas, comme dans celui de Plotin, il s'agit de compléter des études suivies à Alexandrie par la fréquentation de maîtres en philosophie, bref de parachever une formation. En effet, d'après Lucien (*Fug.* 6), Philosophie donne la prééminence aux Indiens, chez qui elle s'est d'abord rendue : 'Un peuple entier, les Brahmanes, limitrophe des Néchréens et des Oxydraques, se range sous mes lois et vit selon mes décrets ; ils sont honorés par tous leurs voisins et meurent d'une façon extraordinaire'. Ils incarnent ainsi la perfection de la sagesse. Et pour que le lecteur n'ait pas de doute sur l'identité des Brahmanes, Lucien fait dire à l'interlocuteur de Philosophie : 'Tu parles des Gymnosophistes' (*Fug.* 7). Ceux-ci jouissaient d'un prestige considérable dans le monde grec depuis qu'Alexandre les avait rencontrés, et le terme 'gymnosophiste' leur était réservé.¹³ Apollonios, lui aussi, avait eu l'intention, nous l'avons vu, de se rendre chez les maîtres de sagesse indiens, les Brahmanes : 'Il songea aux Indiens et aux sages de ce pays, que l'on appelle Brahmanes et Hyrcaniens' (*V. Ap.* 1, 18).

On notera que chez Philostrate le chef des sages indiens se nomme Iarchas. Comment ne pas entendre dans ce nom propre, créé selon toute vraisemblance par l'auteur, le verbe ἄρχω qui signifie à la fois 'commander' et 'commencer' ? La science des Indiens est à la fois la science maîtresse et la science des commencements. D'autre part, toujours chez Philostrate, il semblerait que le nom du personnage, Nilos, qui réfère évidemment au fleuve et qu'il serait plus judicieux de traduire par 'Nil', comme le fait Chassang, signe la destinée du personnage, voué par son nom à rejoindre l'Indus. En effet, les deux fleuves sont présentés dans le récit philostatéen comme quasiment identiques par leur faune et leur flore, et le Nil passait parfois pour une résurgence de l'Indus.¹⁴ Partir pour l'Inde serait donc pour Nil un retour aux sources, ou plutôt à la source, c'est-à-dire à la source de la sagesse.

¹² De Romanis 2020, 37.

¹³ Sur les Gymnosophistes, voir Muckensturm-Pouille 2000.

¹⁴ Chassang 1862² traduit Nilos par 'Nil'. Sur les similitudes entre l'Indus et le Nil, voir *V. Ap.* 2, 18-19. Alexandre avait cru, avant de se raviser, que l'Indus donnait naissance au Nil (cf. Strabon 15, 1, 25 ; Arrien, *Anab.* 8, 6, 6-9). Sur la source du Nil située en Inde, voir Honigsmann 1936, col. 557-558 et Schneider 2004, 37-40.

Ce départ pour le pays de la sagesse implique une sorte de conversion radicale qui se manifeste par le rejet de l'argent et des biens matériels ainsi que par l'abandon d'un statut social, en l'occurrence celui de commandant sur un navire marchand pour Nilos et de notable pour Apollonios. Alors que le voyage en Inde est essentiellement motivé, pour leurs contemporains, par le commerce, il n'y a rien de tel dans nos textes quand il est question des jeunes gens. Il ne s'agit pas pour eux de faire fortune, mais de se lancer dans une quête intellectuelle, voire spirituelle.

Nilos évoque l'ὄρμη, c'est-à-dire l'impulsion, qui le pousse à rejoindre l'Inde (6, 16, 3). Le verbe de la même famille, ὀρμάω, avait d'ailleurs été utilisé par le narrateur de la *Vie d'Apollonios de Tyane* pour signifier la conversion d'Apollonios au genre de vie de Pythagore : 'il embrassa (ὄρμησεν) le genre de vie de Pythagore (1, 7, 3, traduction modifiée). Le voyage en Inde marque, de fait, une rupture dans la vie sociale et familiale. Nilos déclare : 'J'abandonnai la fortune de mon père (τὰ πατρῶα) à qui la voulut et, nu comme eux (γυμνὸς δὲ γυμνοῖς), je vins vivre dans la compagnie des Gymnosophistes' (6, 16, 3). Le grec, par la juxtaposition et la reprise du même mot, marque le processus d'identification. Il s'agit de se débarrasser des biens matériels pour commencer une vie nouvelle, en accord avec celle des sages indiens puisque 'sans rien posséder, ils ont les richesses de tous' (3, 15, 3). Quand il s'engageait sur la voie de la sagesse, juste avant sa période de silence et son départ pour l'Inde, Apollonios se défit lui aussi de son héritage au profit de son frère et de parents pauvres (1, 13, 1-2). Enfin, le Démétrios de Lucien renonça également, avant d'embarquer, à l'essentiel de sa richesse en faveur de son ami : 'Démétrios a laissé à son ami ses vingt mille drachmes et il est parti en Inde rejoindre les Brahmanes (...); lui-même n'avait pas besoin d'argent tant qu'il resterait ce qu'il était, c'est-à-dire capable de se suffire de peu' (*Tox.* 34). Le fait qu'à Alexandrie 'lui-même s'exerçait à la philosophie cynique, sous la direction du fameux (ἐκείνῳ) sophiste de Rhodes' (qui n'est pas forcément le philosophe cynique Agathoboulos) a peut-être influencé et préparé ce geste.¹⁵ En effet, le fondateur de l'école, Cratès, avait jeté sa fortune à la mer. L'anecdote est rapportée, entre autres, chez Philostrate au moment, précisément, où Apollonios se sépare, lui aussi, de son héritage, mais de façon plus

¹⁵ Sur l'identification du maître de Démétrios avec Agathoboulos, voir Goulet-Cazé 1989, 67. Lucien fait d'Agathoboulos un maître de Pérégrinos Protée (*Peregr.* 17) et de Démonax (*Dem.* 3), mais il y a dans le passage du *Pérégrinus* une ironie manifeste, qui se trouve peut-être aussi dans le *Toxaris* : 'Un troisième voyage le (*scil.* Pérégrinus) conduisit en Égypte auprès d'Agathoboulos, où il s'initia à son admirable ascèse', laquelle est illustrée par une série de comportements franchement inconvenants. Le lien de Pérégrinus avec l'Inde est avéré d'après Lucien : il aurait voulu, en se jetant dans le feu d'un bûcher, imiter les Brahmanes, notamment Calanos (voir Goulet-Cazé 2012, 213-215).

raisonnable, selon le narrateur (*V. Ap.* 1, 13, 2). Les liens entre cyniques et gymnosophistes sont souvent soulignés par les philologues.¹⁶

Ce voyage initiatique, on l'aura remarqué, est un voyage solitaire : chez Lucien, ceux qui s'embarquent pour l'Inde laissent en Égypte esclaves et compagnons. De la même façon, Apollonios n'est accompagné que de deux esclaves, l'un sténographe, l'autre calligraphe (1, 18) ; ils n'ont qu'une fonction utilitaire. C'est encore une forme de dépouillement.

Embarquer pour l'Inde résulte donc dans tous les cas d'un choix, et ce voyage est un voyage envisagé dans un monde supposé stable, ce qui le distingue radicalement des trajets maritimes des romans, redoutés et marqués très souvent par des errances imposées par la Fortune.

Nous n'avons pas introduit dans cette partie le cas très particulier d'un Indien qui retourne dans son pays après être venu à Alexandrie pour admirer la ville et y traiter des affaires. Nous reviendrons plus bas sur ce personnage secondaire, dénommé Psammis, qui apparaît dans les *Éphésiaques*.¹⁷

2. Les 'Égyptiens' vus par les Indiens

Parallèlement à cette image que les personnages grecs donnent des sages de l'Inde, il y a, uniquement chez Philostrate, l'image que les Indiens donnent de leurs visiteurs, systématiquement désignés comme 'Égyptiens'. L'ethnique ne désigne sans doute pas des Égyptiens proprement dits, mais plutôt des Grecs établis en Égypte, voire des Égyptiens : 'Sous domination romaine, le terme "égyptien" définit désormais des pérégrins non citoyens, mais il peut aussi désigner dans un contexte culturel ou religieux les Égyptiens de souche' précise B. Legras.¹⁸ Une autre formulation utilisée une seule fois, 'ceux qui viennent d'Égypte (οἱ ἐξ Αἰγύπτου φοιτῶντες) ici' (*V. Ap.* 3, 32, 1) est éclairante en ce qu'elle désigne une origine géographique, et non pas ethnique. Dans les faits, c'étaient des marchands d'Alexandrie, d'origine grecque ou romaine, qui contrôlaient depuis l'époque ptolémaïque, et surtout l'époque romaine, le commerce entre la Méditerranée et

¹⁶ Voir Muckensturm-Pouille 2000, 495-496.

¹⁷ Cf. 3, 11, 1-4 ; 4, 3, 1-5. Eschyle, *Pers.* 960, cite un noble perse de ce nom ; Hérodote mentionne un Psammis égyptien (2, 159 ; 160). C'est donc un nom barbare. Dion 32, 41 signale des Indiens à Alexandrie.

¹⁸ Legras 2004, 68.

l'Inde.¹⁹ L'image que les Indiens donnent des 'Égyptiens' est négative, principalement pour deux raisons.

D'abord parce que les commerçants venus d'Égypte contournent habilement le règlement que les Indiens ont établi pour la circulation dans ce qu'ils considéraient comme leur mer ; Iarchas dit 'notre mer' (3, 35, 1), avant de dénoncer la ruse de leurs partenaires commerciaux : 'Il existe une vieille loi au sujet de la mer Rouge, établie par le roi Érythras, lorsqu'il régnait sur cette mer, interdisant aux Égyptiens d'y pénétrer avec un bateau de guerre et ne leur permettant d'utiliser qu'un seul navire de commerce ; aussi les Égyptiens s'ingénient-ils (σοφίζονται) à construire un navire équivalent à lui seul à plusieurs de ceux qui servent aux autres peuples' (3, 35, 1). Le verbe σοφίζομαι dit à la fois l'intelligence, le savoir-faire, et la ruse. Remarquons au passage que l'Indien Iarchas, s'adressant à un homme de culture grecque, Apollonios, utilise, pour lui faire comprendre la représentation indienne de l'univers comme un tout ordonné et hiérarchisé, une comparaison dont le comparant, un bateau, est égyptien : il faut se représenter l'univers sur le modèle du bateau égyptien qui fait, chaque année, la traversée vers l'Inde. Nous sommes bien dans un monde multiculturel à trois pôles : l'Égypte sous domination romaine sert de médiatrice entre l'Inde et la Grèce ; c'est par le recours à un bateau égyptien spécifique, supposé représentable pour un Grec, que Iarchas peut rendre la conception indienne de l'univers.

L'image négative des 'Égyptiens' tient à une deuxième raison, liée à leur statut de médiateurs exclusifs entre les Indiens et les Grecs : 'Nous-mêmes, Apollonios, nous avons entendu parler par les Égyptiens de la coutume des Éléens' déclare Iarchas (3, 30, 3). La *Vie d'Apollonios* dessine le schéma suivant : les Indiens sont sédentaires, ce sont les 'Égyptiens' qui se déplacent vers eux, de façon régulière, comme le laisse entendre l'expression 'ceux qui viennent (φοιτῶντες) d'Égypte ici' (3, 32, 1), ou de façon exceptionnelle d'après ce propos d'Iarchas, 'selon ce que j'ai autrefois entendu dire à des Égyptiens qui étaient venus (ἀφικομένων) ici' (3, 25, 1). Les sages indiens n'ont aucune raison de se déplacer puisqu'ils n'ont aucun désir, ayant acquis la sagesse absolue. En revanche, dans les *Éphésiaques*, le roi indien 'venait à Alexandrie pour voir la ville et y traiter quelques affaires' (3, 11, 2).

Or, dans la *Vie d'Apollonios de Tyane*, les 'Égyptiens' abusent de leur position d'intermédiaires et sont présentés comme des individus malhonnêtes à propos de la réputation des Grecs. Leur malignité sera démasquée.

¹⁹ Pline, *HN* 6, 149 parle de 'nos commerçants'. Sur l'origine des commerçants qui contrôlaient le trafic commercial avec l'Inde, prudence de Cobb 2018, 63-66 et Cobb, 2019, 31 ; voir aussi Pomey 2012, 114 s'appuyant sur Strabon 2, 5, 2.

Nous formulons l'hypothèse qu'il s'agit d'une hostilité entre les Alexandrins et les Égyptiens de souche, d'une part, confondus dans l'appellation 'les Égyptiens', et le reste de la communauté des Grecs, d'autre part. Cette hostilité se manifeste par une entreprise délibérée de dénigrement mise en scène par le narrateur, lui-même hostile aux Alexandrins (cf. 5, 25-26) :

'Ceux qui calomnient, ô étranger, la race hellène sont les Égyptiens, qui viennent ici, déclarant qu'ils sont eux-mêmes sacrés et sages, qu'ils ont donné les lois des sacrifices et des initiations qui se pratiquent chez les Grecs, mais que ceux-ci n'ont aucune bonne qualité, que ce sont seulement des insolents, un ramassis sans foi ni loi, des inventeurs de légendes et de prodiges, des miséreux qui ne mettent même pas de la dignité dans leur misère, mais en prennent prétexte pour voler' (3, 32, 1).

Dessillé par Apollonios, un roi indien reconnaît ses préjugés et jure de ne 'plus jamais ajouter foi à aucun Égyptien', excluant donc les Égyptiens de leur fonction de médiation, dénoncée comme insincère et aliénante ; il rejoint ainsi la position des sages et d'Iarchas, qui avoue : 'Moi aussi, ô Roi, je m'étais rendu compte que tes oreilles avaient été empoisonnées par ces Égyptiens' (3, 32, 2).

En fait, la rivalité entre 'Égyptiens' et Grecs tourne autour du prestige lié à l'ancienneté et convoque clairement le *topos* des 'inventeurs', ici les inventeurs de la sagesse et des lois religieuses, dont on trouve un écho dans un célèbre passage de Platon (*Timée* 22d). Un vieux prêtre égyptien de Saïs apostrophe ainsi Solon : 'Ah ! Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants, et il n'y a pas de vieillard en Grèce'. Cela n'a, bien sûr, rien à voir avec le commerce, mais, dans une perspective indienne, et grecque, cela remodèle la hiérarchie traditionnelle des sagesse : la sagesse égyptienne est disqualifiée par les Indiens comme sagesse première ; les Grecs, par la personne d'Apollonios qui vient en Inde chercher la sagesse, (ré)installent la sagesse indienne à la première place et s'installent à la deuxième, reléguant les 'Égyptiens' à la troisième place. Mais ces 'Égyptiens' initiateurs de la religion sont manifestement non pas les Alexandrins, mais ceux qui sont, à proprement parler, de culture égyptienne et que les Grecs reconnaissaient comme plus anciens qu'eux. A travers la polysémie du terme 'égyptien', le texte opère donc un brouillage qui confond dans la même réprobation Égyptiens de souche, Grecs d'Alexandrie, et sans doute les Romains, maîtres de l'Égypte. Tout laisse penser que, à travers ces personnages de sages indiens, posés comme modèles, c'est l'auteur qui s'exprime.

Cela dit, dans leurs rapports avec les Indiens, le comportement des Égyptiens est présenté comme irréprochable. Ils écoulent leurs marchandises ‘en échangeant’ (3, 35, 1), et Iarchas n’exprime aucune récrimination. Ce type de rapport commercial se retrouve ailleurs dans la *Vie d’Apollonios de Tyane*, à propos des transactions entre Égyptiens et Éthiopiens sur leur frontière (6, 2, 1), mais, dans ce cas précis, Apollonios compare leur comportement éthique à celui, immoral, des Grecs : ‘Nos excellents Grecs, si une obole ne leur rapporte pas une obole et s’ils ne font pas monter les prix de leurs marchandises par des manœuvres frauduleuses ou en les raréfiant, prétendent qu’ils ne peuvent pas vivre’.²⁰

3. Fiction et réalité

Que nous révèlent ces discours sur les acteurs des échanges et sur les moyens d’assurer ces échanges ? Sont-ils à prendre comme des miroirs d’une réalité contemporaine, celle des trois premiers siècles de notre ère, quand la domination romaine s’exerce sur le bassin méditerranéen et quand Xénophon d’Éphèse, Lucien et Philostrate sont actifs, ou bien sont-ils à prendre comme des fictions ? La réponse est tout sauf évidente.

Ainsi, à propos de *V. Ap.* 3, 35, F. De Romanis constate : ‘There again, fictional elements intermingle with the realities of the India trade’.²¹ En effet, et nous y reviendrons, ‘the description of the ship and its crew is definitely based on reality’. En revanche, les conditions de navigation fixées par le roi Érythras relèvent de la fiction : ‘The king Erythras is a mythical figure, and his law is a product of fantasy’.

Effectivement, le roi Érythras, qui a donné son nom à la mer Érythrée, c’est-à-dire à la mer Rouge, est légendaire.²² Iarchas, qui le nomme, le place d’ailleurs dans un passé reculé : ‘Il existe une vieille loi au sujet de la mer Rouge, établie par le roi Érythras, lorsqu’il régnait sur cette mer’ (3, 35, 1). Il est mentionné par Pline 6, 107 qui précise au passage que la mer Rouge est divisée en deux golfes, le golfe Persique et le golfe Arabe. Dans les faits, la mer Rouge des textes antiques équivaut à ce que nous appelons l’océan Indien.²³ Le narrateur semble

²⁰ De même, Pline *HN* 6, 88 évoque un commerce muet entre habitants de Taprobane, l’actuel Sri Lanka, et les Sères.

²¹ De Romanis 2020, 253.

²² Cf. Ctésias F 66 ; Strabon 16, 4, 20 ; Arrien, 8, 37, 3.

²³ Cf. Sartre 2021, 63 : ‘Les Méditerranéens conçoivent la mer Rouge comme une partie de l’océan Indien ; la “mer Érythrée” des Anciens englobe la totalité de l’océan Indien, y compris au-delà de Ceylan, et ses annexes, mer Rouge et golfe Arabe-Persique’. Voir aussi Cobb 2018, 5.

vouloir, cependant, accréditer la thèse de la réalité historique du roi, en s'appropriant plus loin les propos de son personnage, Iarchas : 'Cette mer, la mer Rouge, est, disent-ils (*scil.* Apollonios et son disciple Damis), d'un bleu profond ; elle doit son nom, *comme je l'ai dit*, au roi Érythras, qui nomma cette mer d'après lui-même' (3, 50, 2).

D'autre part, le contenu de cette vieille loi 'interdisant aux Égyptiens d'y pénétrer avec un bateau de guerre et ne leur permettant d'utiliser qu'un seul navire de commerce' relève aussi de la fiction. S'il est concevable que les Indiens interdisent à un navire militaire de pénétrer dans ce qu'ils considèrent comme leurs eaux, il ne l'est pas qu'ils limitent à un seul navire de commerce égyptien par an le droit de naviguer dans l'océan Indien. Du reste, cela contredit Strabon 2, 5, 12 selon lequel cent vingt bateaux partaient chaque année d'Égypte, de Myos Hormos plus exactement, en direction de l'Inde.

Faut-il alors, comme le fait F. De Romanis, se demander si ce bateau supposé unique, reflète la réalité contemporaine ? 'It may be wondered whether Erythras's demand that they use a single ship reflects the declining conditions of direct trade with South India at the beginning of the third century AD'.²⁴ Nous ne le croyons pas, et De Romanis émet une hypothèse ('it may'). Rien n'indique un déclin des échanges commerciaux, au contraire, puisque des monnaies des Sévères, datant donc de l'époque de Philostrate, ont été trouvées en Inde.²⁵

L'usage troublant du singulier pour désigner le bateau égyptien peut s'expliquer par la fonction de la comparaison : comme il s'agit d'illustrer l'unicité et l'unité indiscutables de l'univers ('la passion (...) qui fait son unité et assure sa cohérence'), plutôt que de prendre en exemple un des bateaux qui faisaient réellement la traversée, ce qui induirait d'emblée l'idée d'une pluralité, Iarchas, et en fait l'auteur, imagine et invente l'existence d'un bateau unique, un bateau-univers ; son discours explicatif crée alors un effet de réel, qui n'est pas la réalité, au sens de la réalité des échanges commerciaux.

En revanche, la description du navire correspond bien à la réalité de ce qu'était un bateau de commerce égyptien. Elle mérite d'être citée intégralement :

'Aussi les Égyptiens s'ingénient-ils à construire un navire équivalant à lui seul à plusieurs de ceux qui servent aux autres peuples (*πρὸς πολλὰ τῶν παρ'έτέροις*); ils fabriquent une membrure faite d'assemblages, comme ceux qui constituent la carcasse d'un navire, la recouvrent de bordages et installent un mât d'une grande hauteur, construisent plusieurs cabines comme celles que l'on met sur les ponts ; un grand nombre de pilotes reçoit la charge de ce navire, sous le commandement

²⁴ De Romanis 2020, 253.

²⁵ Sur les *aurei* de Septime Sévère et de Caracalla trouvés en Inde, voir Cobb 2015, 387 ; 407-415.

du plus âgé et du plus habile ; il y a, en outre, à la proue, plusieurs officiers et de solides et adroits matelots pour manœuvrer les voiles ; il y a même sur ce navire un détachement de soldats, car il faut prévoir la défense du bateau contre les barbares du Golfe, qui se trouvent sur la droite, lorsqu'on y entre, au cas où ils viendraient à attaquer ce navire en mer' (3, 35).

Manifestement, et tous les spécialistes de la navigation antique qui se sont intéressés à ce passage l'ont remarqué, ce navire de grande taille ressemble à ceux qui sillonnaient la Méditerranée pour approvisionner Rome en blé égyptien.²⁶ Cependant, la traduction de *πρὸς πολλὰ τῶν παρ'έτέροις* est délicate. Si la quasi totalité des traducteurs comprend que ce gros navire équivaut à plusieurs navires, J. Rougé comprend que ce navire est 'plus grand que ceux des autres et non de la taille de plusieurs autres ou d'une taille jamais vue jusque là'.²⁷ Quoi qu'il en soit de l'interprétation, il est sûr que l'Indien décrit un navire imposant.

La mention de soldats à bord pour se prémunir contre des attaques de pirates paraît également véridique, en tout cas vraisemblable. En effet, un passage de Pline mentionne que des 'cohortes d'archers étaient à bord, car les pirates pullulaient'.²⁸ Si on arrive à localiser les pirates qu'évoque Iarchas, ses propos refléteraient une situation connue à l'époque romaine.

En effet, la fonction des archers est de repousser les 'barbares du Golfe qui se trouvent sur la droite lorsqu'on entre dans l'océan Indien (*ἐν δεξιᾷ τοῦ ἔσπλου*), au cas où ceux-ci pilleraient le navire en mer' (3, 35, 2, traduction modifiée). Il paraît clair que Iarchas adopte le point de vue des navigateurs qui quittent un des ports égyptiens pour gagner l'Inde. D'après F. De Romanis, *εἰσπλεῖν* et *ἔσπλους* dénotent toujours la traversée dans le sens de l'Égypte vers l'Inde.²⁹ En 3, 35, 1 l'usage d'*εἰσπλεῖν* pour signifier l'interdiction d'entrer dans l'océan Indien, la mer Érythrée de Philostrate, pour un navire militaire égyptien le confirme sans ambiguïté. Dans ce cas, les pirates du Golfe se situant à droite occuperaient la Corne de l'Afrique.

Or, une inscription trouvée sur une des îles Farasân et datée de 144 de notre ère mentionne un détachement, établi dans le petit archipel, de la *legio Traiana*

²⁶ Voir Cobb 2019, 31 ; Cobb 2018, 278 ('their potential size had captured the public imagination') ; De Romanis, 2020, 253.

²⁷ Rougé 1991, 675. Il cite la traduction de V. Mumprecht à l'appui de son interprétation : 'Deswegen haben sie ein Fahrzeug konstruiert, das wertvoller ist als die verschiedenen Schiffe anderer Völker zusammen'.

²⁸ Pline, *HN* 6, 101 : *Sagittariorum cohortibus inpositis ; etenim piratae maxime infestabant*. Sur les archers embarqués contre les pirates, voir Cobb 2018, 85 pour les références aux sources, et p. 99 pour les effectifs (de vingt-cinq à cinquante personnes) ; voir aussi Fauconnier 2012, 97.

²⁹ De Romanis 2017, 86-87.

basée à Nicopolis, près d'Alexandrie.³⁰ Celui-ci constituant un verrou à l'entrée et à la sortie de l'actuelle mer Rouge permettait à Rome de contrôler efficacement le trafic. Pour le dire avec M. Sartre,

‘l’inscription des îles Farasân montre la poursuite, plus audacieuse encore, de cette politique de mise en sécurité, allant jusqu’aux abords de la zone la plus dangereuse, car la plus étroite, et l’une de celles qui offrent le plus de cachettes aux pirates. Les îles Farasân s’y prêtent bien avec leurs petites criques découpées. Mais, de l’autre côté de la mer Rouge, sur la rive érythréenne actuelle, l’archipel des Dahlak et la côte qui lui fait face, très dentelée elle aussi, présentent également de multiples mouillages discrets’.³¹

A notre avis, contrairement à l’hypothèse de F. De Romanis, les pirates visés ne se trouvent pas aux abords de Muziris, le principal port indien pour le commerce entre l’Inde et l’Égypte, mais bien au débouché de la mer Rouge quand on quitte l’Égypte.³²

Cependant, la description, si elle reflète la réalité d’époque romaine, obéit aussi à une réalité littéraire. Il nous semble, en effet, évident que Philostrate, en prêtant cette description à Iarchas, entre dans une compétition intertextuelle avec le navire égyptien décrit par Lucien dans le *Navire*.³³ A un ami qui se moque de le voir courir au Pirée, Timolaos, un des personnages du dialogue, répond : ‘Et que devrait faire, Lycinos, un homme oisif qui apprend qu’un navire aussi gigantesque, aussi démesuré (οὔτως ὑπερμεγέθη ναῦν καὶ πέρα τοῦ μέτρου) est arrivé au Pirée, un de ceux qui transportent du blé d’Égypte en Italie ?’ (*Nav.* 1).

Il n’est pas étonnant que les deux narrateurs, en mettant l’accent sur la taille impressionnante du navire, vantent le savoir-faire du κυβερνήτης, à entendre comme ‘pilote’ ou ‘commandant’.³⁴ Chez Lucien, le κυβερνήτης Héron (*Nav.* 10) est qualifié de σοφός, ‘habile’ (§ 6), tout comme le capitaine du vaisseau égyptien est qualifié par Iarchas de σοφωτάτω, ‘très habile’ (3, 35, 2). Ce savoir-faire paraît

³⁰ CRAI, 2004, 419-429, cité par Sartre 2021, 109.

³¹ Sartre 2021, 115.

³² Romanis 2020, 253, qui s’appuie sur *PME* 53 ; Pline *HN* 6, 104 déconseille le port, à cause, entre autres, des pirates.

³³ Les *Éthiopiennes* d’Héliodore (5, 18, 2) offrent un autre exemple de bateau étranger, en l’occurrence phénicien, qui suscite l’admiration des habitants de Zacynthe pour les mêmes raisons : malgré ses dimensions imposantes, il se manœuvre très facilement.

³⁴ D’après Husson 1970 vol. 2, 25, le terme désigne à la fois le capitaine et le timonier ; d’après Arnaud 2012, 49, n. 41, si le terme est polysémique, ‘en Égypte, il désigne le commandant du navire par opposition à son propriétaire’.

s'acquérir avec l'âge. Chez Philostrate, le commandant est, en effet, le plus âgé (3, 35, 2) ; de même, chez Lucien, Héron est un 'homme âgé'.

Il est aussi souligné, dans *Le Navire*, que 'c'est un petit homme déjà vieux qui avait la charge de tout cela : il faisait tourner de si grands gouvernails avec une mince barre' (§ 6). Le discours d'Iarchas n'est pas construit sur une telle antithèse, mais le paradoxe qu'une grande machine soit dirigée par un être frêle se retrouve chez Philostrate dans un épisode rattaché à l'Inde : la conduite d'un éléphant par un enfant (2, 11). En 2, 12, la comparaison du bâton du cornac avec une 'ancre' (ἄσπερ ἄγκυραν) justifierait-elle à elle seule le rapprochement des deux textes qui recourent à des adjectifs fort proches pour dénoter la taille de ce qui est à maîtriser, comme si, dans son discours sur l'Inde, Philostrate réinvestissait son emprunt à Lucien en deux endroits, dans la description de l'éléphant et dans celle du bateau?³⁵ Il faut noter, toutefois, une différence ; malgré les apparences, c'est l'éléphant qui se dirige : 'Il est donc le maître de lui-même, Damis, et c'est plutôt l'instinct d'obéissance naturel en lui qui le mène que son cavalier et l'homme chargé de le diriger' (2, 11, 4). Le capitaine s'avère supérieur au cornac, et il suffit d'un capitaine habile pour diriger une énorme machine. Voilà ce qu'un lecteur de Philostrate retient du fonctionnement d'un cargo égyptien assurant la liaison entre l'Égypte et l'Inde.

On pourrait encore établir d'autres points de comparaison entre les descriptions de Lucien et de Philostrate, comme la hauteur des mâts, ou le nombre des cabines.³⁶

Nous formulons, par conséquent, l'hypothèse que, informé de la taille des navires égyptiens qui traversaient l'océan Indien, Philostrate a recouru, pour créer sa comparaison, à la description d'un modèle de navire qu'il connaissait et que Lucien avait évoqué et décrit, le navire égyptien qui traversait la Méditerranée pour fournir Rome en blé. Les deux types de navires étaient effectivement semblables. L'opération intertextuelle permet de rapprocher le lointain, sans le confondre avec le proche : le navire égyptien qui sillonne l'océan Indien est proche d'un grand navire égyptien qui sillonne la Méditerranée, mais celui-ci n'est pas non plus un navire familier dès qu'il s'éloigne de sa route, en l'occurrence le trajet entre Alexandrie et Rome, et pénètre dans l'espace grec. A preuve, la curiosité qu'il suscite à Athènes, selon Lucien.

³⁵ Cf. τὰ τηλικαῦτα (*Nav.* 6) et τηλικούτω (*V. Ap.* 2, 11, 2).

³⁶ Sur la taille du mât, cf. *Nav.* 5 et *V. Ap.* 3, 35, 2 ; sur le nombre élevé de cabines, cf. *V. Ap.* 3, 35, 1 et *Nav.* 5.

En revanche, pour la comparaison opérée par Iarchas entre le dieu suprême et le pilote en chef, Philostrate a peut-être recouru à d'autres textes, de nature philosophique ceux-là, mais c'est une autre question qui nous détourne de l'Inde.³⁷

Quelles sont donc les voies qui mènent, d'après nos textes, à l'Inde ? Apollonios de Tyane emprunte le trajet le plus ancien, la voie terrestre qui conduit vers le nord ouest du continent ; en cela, il met ses pas dans ceux d'Alexandre. C'est aussi le chemin que souhaitait prendre Plotin (*V. Plot.* 3). A l'époque romaine, cet itinéraire, qui traversait l'empire parthe, est devenu secondaire. Cependant, le golfe Persique, sous contrôle perse, pouvait être une voie d'accès au nord de l'Inde comme l'atteste la présence de marchands palmyréniens dans les ports indiens septentrionaux de Barbarikon et de Barygaza au milieu du deuxième siècle de notre ère.³⁸ Nos textes n'évoquent pas cette possibilité, même si la *Vie d'Apollonios de Tyane* présente le sage éponyme regagnant l'empire romain par le trajet inverse, qui fut celui de Néarque, amiral d'Alexandre. Dans le cas du récit philostatéen, le narrateur construit manifestement une fiction qui inscrit le protagoniste dans le sillage de Néarque et du retour de l'expédition d'Alexandre par mer.³⁹

Aux époques ptolémaïque et romaine, c'est l'Égypte qui est le point de départ pour l'Inde. Dans la *Vie d'Apollonios*, si l'arrivée des Égyptiens est d'abord signifiée par des verbes qui ne connotent pas nécessairement un voyage par mer (ἀφικομένων en 3, 25, 1 ; φοιτῶντες en 3, 31, 2), la comparaison entre la conduite de l'univers et la conduite du bateau égyptien effectuée par Iarchas suffit à dissiper tout doute et à affirmer une évidence : c'est par mer que l'on arrive en Inde.⁴⁰

³⁷ Le rapprochement avec le fragment 18 des Places 1973 de Numénios est frappant : 'un pilote (κυβερνήτης), je suppose, qui vogue en pleine mer, juché au-dessus du gouvernail, dirige à la barre le navire (...), de même aussi le démiurge, qui a noué des liens d'harmonie autour de la matière, de peur qu'elle rompe ses amarres et ne s'en aille à la dérive, reste lui-même dressé sur elle, comme sur un navire en mer ; il en règle l'harmonie, en la gouvernant par les idées'. Des Places 1973, 111 n. 1 rapproche le fragment de passages platoniciens (*Pol.* 272 e 4 ; *Tim.* 42 e 3 ; *Crit.* 109 c 3).

³⁸ Voir Gregoratti 2019, 55 ; 58-59. Andrade 2018, 2 relève que la version syriaque des *Actes de Thomas*, datée entre 250 et 300, ne permet pas de déterminer si le trajet vers l'Inde se fait par la voie maritime directe ou par celle qui passe par la Mésopotamie et le golfe Persique.

³⁹ Sur le trajet retour d'Apollonios, calqué sur celui de Néarque, de l'embouchure de l'Indus à l'Euphrate, cf. *V. Ap.* 3, 53 où sont mentionnés la flotte d'Alexandre, Néarque et Orthagoras, lequel était l'auteur d' *Indikoi logoi*, des 'ouvrages sur l'Inde' (cf. Élien, *N. A.* 16, 35). Pline, *HN*, 6, 96-100, retrace ce trajet en se fondant sur Onésicrite.

⁴⁰ Dion de Pruse, 33, 22-23 emploie le verbe ἀφικνούμαι pour signifier une arrivée en Inde qui se fait clairement par mer (ἀφικνουμένων ; ἀφικνουῦνται).

De fait, sous l'Empire, les liaisons maritimes entre l'Égypte et l'Inde se multiplient tant en fréquence qu'en destinations, suivant essentiellement trois itinéraires qui partent de différents ports égyptiens vers différents ports indiens.⁴¹

Lucien fait de Klysma, port situé au fond de la mer Rouge actuelle, un port d'embarquement pour l'Inde (*Alex.* 44). Ce n'était pas le port le plus fréquenté, mais, relié au Nil par le canal de Trajan, il était pratique pour un étudiant résidant à Alexandrie.⁴² Lucien ayant été fonctionnaire en Égypte (cf. *Apol.* 12), il disposait vraisemblablement de bonnes informations. Il donne à son récit une épaisseur temporelle qui correspond bien à la longueur du trajet et à la durée minimale d'un séjour en précisant que le jeune homme 'tardait à revenir'. Ses esclaves quittèrent alors Alexandrie pour rejoindre la Paphlagonie et avertir son père ; s'ensuivirent la consultation de l'imposeur Alexandre d'Abonotique, la comparution des esclaves devant le gouverneur de Galatie et leur exécution, avant que le retour du voyageur ne fasse éclater la vérité : 'Puis ce fut l'oracle, la condamnation, après l'exécution de laquelle survint le jeune homme qui raconta son voyage'. Effectivement, d'après Pline 6, 106, l'aller et retour prenait environ un an. Si, comme il est légitime de le penser, l'étudiant passa quelque temps à s'imprégner de la sagesse indienne, son absence fut prolongée. Ce qui est remarquable, c'est l'ellipse : du voyage vers l'Inde, pas plus que du séjour en Inde, il n'y a rien à dire, ou plutôt rien à dire au lecteur : 'il raconta son voyage'. Le narrateur se refuse à donner la moindre indication. Seul compte le retour, qui donne une impulsion au récit. Au contraire, dans *Toxaris* 34, le départ pour l'Inde équivaut à une sortie du personnage du récit et à la fin du récit : 'Antiphilos vit encore maintenant en Égypte, mais Démétrios a laissé à son ami ses vingt mille drachmes et il est parti en Inde rejoindre les Brahmanes'. La fin est ouverte.

Toutefois, même au départ d'Alexandrie, embarquer à Klysma n'était pas le trajet habituel au début de notre ère. Un épisode des *Éphésiaques* retrace schématiquement pour des lecteurs peut-être mal informés la route menant d'Alexandrie aux ports d'embarquement.

On devait d'abord remonter le Nil jusqu'à 'Coptos près des frontières d'Éthiopie (...) C'est par cet endroit que passent en grand nombre des marchands qui vont soit en Éthiopie soit dans l'Inde' (4, 1, 4-5). Coptos était en effet le nœud commercial sur le Nil où s'acquittaient les taxes et où étaient transbordées les

⁴¹ Cf. *PME* 57 ; voir De Romanis 2020, 62-63 avec carte.

⁴² Voir De Romanis 2020, 36-46 à propos du canal de Trajan, plus spécialement 37-38 pour Klysma.

marchandises qui devaient transiter par des caravanes à travers le désert Oriental.⁴³ Aelius Aristide (*Discours égyptien* 115 Jebb) caractérise la ville comme le 'marché de l'Inde et de l'Arabie', et elle était aussi un lieu de passage obligé pour ceux qui faisaient du tourisme en Haute Égypte : chez Lucien, un jeune homme remonte le Nil jusqu'à Coptos pour aller admirer la statue de Memnon (*Philops.* 33).

Le passage de Xénophon offre une vision approximative du parcours qui obéit plus à une visée romanesque qu'à une évocation réaliste :

'Il lui (*scil.* Psammis, roi indien) fallait traverser la Haute-Égypte et aller jusqu'en Éthiopie (...). On avait tout disposé : il y avait beaucoup de chameaux, d'ânes, de chevaux chargés de bagages : on transportait beaucoup d'or, beaucoup d'argent, beaucoup de vêtements : Anthia suivait Psammis. On s'éloigne d'Alexandrie, on arrive à Memphis (...). La marche se poursuit ; déjà l'on a traversé Coptos et passé la frontière d'Éthiopie quand Hippothoos (*scil.* un chef de brigands) se jette sur la caravane, tue Psammis ainsi que beaucoup de ses compagnons' (4, 3, 1-5, traduction modifiée).⁴⁴

Le texte grec recourt à l'anaphore pour amplifier la quantité de ce qui est transporté et exporté. De plus, l'énumération des animaux de bât est soigneusement construite, allant du plus grand au plus petit, comme l'énumération des produits, allant du plus précieux au moins précieux. Le romancier est plus soucieux d'effets littéraires que d'exactitude. Les marchandises acheminées ne correspondent pas, *a priori*, à celles que l'Inde importait d'Alexandrie, à l'exception, peut-être des esclaves, en l'occurrence l'héroïne Anthia achetée à Alexandrie.⁴⁵ Quant à la mort de Psammis, comme l'a justement remarqué T. Hägg, elle est déterminée par la signification de son nom qui, en grec, évoque le 'sable', (ψάμμος).⁴⁶ Psammis accomplit son destin dans les sables du désert et est effacé du récit romanesque.

Xénophon d'Éphèse évoque une caravane qui longe le Nil et traverse l'Éthiopie. La première information est peu vraisemblable ; la seconde est fautive : la remontée du Nil se faisait par voie d'eau jusqu'à Coptos, où s'effectuait le déchargement et le chargement sur des animaux qui, en caravanes, traversaient le désert,

⁴³ Sur le rôle de Coptos, voir, par exemple, Cobb 2015, 375-377; pour le désert Oriental, Cuvigny 2003.

⁴⁴ Nous avons modifié la traduction de Dalmeyda 1926 qui rend ἐπὶ Αἰθιοπίας ἐλθεῖν par 'passer par l'Éthiopie', qui force un peu le texte, même si plus bas il est bien question d'entrer sur le territoire éthiopien. Henderson 2009 ('*make for Ethiopia*') et Anderson 1989 ('*on his way to Ethiopia*') sont plus exacts.

⁴⁵ Voir Casson 1989, 39-43. Le commerce d'esclaves vers l'Inde est une réalité. L'apôtre Thomas aurait été vendu, lui aussi, à un marchand indien (voir Andrade 2018, 31 ; 217).

⁴⁶ Voir Hägg 1971, 42, repris par Sánchez Hernández 2019, 198

sous contrôle romain, et non pas éthiopien.⁴⁷ De Coptos partaient deux routes, l'une vers Myos Hormos, l'autre vers Bérénice, port situé plus au sud et probablement plus utilisé à l'époque impériale. Aucun de ces deux toponymes n'est connu, semble-t-il, du romancier qui ignore aussi les techniques de transport utilisées. Nous sommes dans un roman qui se soucie peu des réalités et recherche avant tout les effets dramatiques.

En effet, brigands et montagnes sont autant des *topoi* romanesques que des réalités. La route entre Coptos et la mer était jalonnée de postes de défense et de points de ravitaillement en eau. L'administration romaine veillait ainsi à assurer la sécurité du trafic. Certains de ces *praesidia*, ces forts, étaient situés 'en montagne (*in monte*)', comme le sait Pline qui retrace l'itinéraire de Coptos à Bérénice (6, 102-103). Mais les 'hauteurs d'Éthiopie' de Xénophon ne sont qu'un lieu romanesque qui permet d'imaginer les brigands fondant sur leur proie (4, 1, 5) : 'Ils s'établissent sur les hauteurs d'Éthiopie, se font des repaires dans des cavernes et se disposent à dépouiller les voyageurs'.

Les ports d'arrivée en Inde ne sont pas mentionnés non plus par nos auteurs. Il n'y a guère qu'une allusion de Lucien à Muziris, port situé plus au sud : 'Notre admirable historien nous l'apprendra sous peu en nous envoyant une lettre de Muziris ou de chez les Oxydraques' (*H. conscr.* 31). En d'autres termes, le port paraît un lieu du bout du monde. Le contexte est polémique. En effet, le satiriste dénonce les historiens fabulateurs : 'Ils inventent et fabriquent / Tout ce qui peut venir sur leur langue importune' (§ 32). Parmi ceux-ci se trouve Ctésias, qui est visé de façon à peine cryptée dans le paragraphe 39 ; ses *Indika* étaient remplis d'informations fabuleuses.⁴⁸ Lucien ne cherche pas à exploiter les quelques informations que le *Périple* (*PME* 54 ; 56) ou Pline (6, 104) aurait pu lui fournir. Or, d'après le *Périple de la mer Érythrée* 54, Muziris devait sa 'prospérité (ἀκμάζουσα) aux navires grecs'.

De même, dans les *Dialogues marins* (15, 1), Lucien fait dire au vent Notos, privé du spectacle de l'enlèvement d'Europe : 'J'étais au travail autour de la mer Rouge, et j'ai soufflé aussi sur une partie de l'Inde, sur toute la région côtière du pays'. Le Notos est un vent du sud, et nous avons là une évocation de la mousson, dont la compréhension du mécanisme avait favorisé l'intensification des échanges avec l'Inde. Il s'agit de la mousson d'été, entre juin et octobre, qui permettait de

⁴⁷ Voir dans De Romanis 2020, 35 la carte retraçant l'itinéraire d'Alexandrie au port de Bérénice ; p. 4-5 sur l'itinéraire fluvial entre Alexandrie et Coptos.

⁴⁸ 'Le seul devoir de l'historien est de dire comment ils (*scil.* les événements) se sont produits. Or cela n'est pas possible tant qu'il craint Artaxerxès, dont il est le médecin, tant qu'il espère un caftan de pourpre, un collier en or, et un cheval de Nisa comme salaire des louanges qu'il décerne dans son écrit'. Ctésias était effectivement le médecin du roi perse. Lucien l'attaque souvent (cf. *Philops.* 2 ; *HV* 3).

gagner Muziris en une vingtaine de jours.⁴⁹ Remarquons que Notos insiste sur l'étendue de son action, 'toute la région côtière', et qu'il établit clairement un lien dans son activité entre Mer Rouge et Inde. Mais là encore, il n'y a aucune mention des ports situés sur la côte occidentale.

Pourtant, le rôle de la côte est essentiel puisque, au début de notre ère, c'était le lieu privilégié des contacts et des échanges commerciaux entre Indiens et étrangers, spécialement des Gréco-égyptiens. Ainsi, dans la *Vie d'Apollonios*, Nilos relate que son père, 'après avoir fréquenté (ἐπιμίξας) les Indiens de la côte' (6, 16, 3, traduction modifiée) vante l'excellence de la sagesse indienne. En attribuant ces propos à son personnage, Philostrate ne fait peut-être que plagier Dion de Pruse. En effet, à propos de gens venus en Inde 'pour le commerce', Dion note :

'Mais ils ne sont pas nombreux à s'y rendre, juste quelques-uns pour y commercer ; et encore ces gens-là ne fréquentent (ἐπιμίγνυνται) ... que les habitants du littoral. Or, parmi les Indiens, cette catégorie est peu estimée ; les autres la méprisent' (33, 22).

Le recours, dans les deux passages, au verbe ἐπιμίγνυμι est intéressant parce qu'il dénote les peuples qui se mêlent. Cependant, il apparaît clairement que, dans l'optique indienne, relayée par les écrivains grecs, il existe une dichotomie entre la côte, lieu du commerce, et l'intérieur, lieu de la sagesse. Les sages que rencontre Apollonios, comme ceux qui sont au centre des récits du père de Nilos, vivent à l'écart des voies commerciales, à l'intérieur du pays.

Les échanges avec un port indien apparaissent aussi, dans un contexte qu'il est difficile de préciser, dans le mime *Charition*, daté de la fin du premier siècle ou du début du deuxième siècle de notre ère.⁵⁰ Il s'agit pour un Grec de réussir à libérer sa sœur, prisonnière d'Indiens. Dans cette tentative d'évasion, deux personnages jouent un rôle clé, l'homme de proue et le capitaine.⁵¹ La scène se déroule donc sur la côte, mais il est impossible, en l'état du texte, de savoir comment ces Grecs sont arrivés jusque là.

Ce qui frappe à la lecture de tous ces passages, c'est que la traversée de l'océan Indien semble, chez Lucien et chez Philostrate, échapper à tout *topos* romanesque : ni pirates ni tempêtes ni monstres marins, alors même que, dans le *Navire*, Lucien recourt au *topos* romanesque de la tempête comme le souligne G.

⁴⁹ Voir le tableau des vents soufflant entre l'actuelle mer Rouge et l'Inde dans Casson 1989, 284 ; 289 : 'The voyage from the straits to Muziris, in round number some 2000 nautical miles, should have taken about twenty days'. Voir aussi la carte dans Andrade 2018, 70.

⁵⁰ Voir Andreassi 2001, 19.

⁵¹ Cf. col. III recto l. 100 (πρωρεῦ) et l. 101 (κυβερνήτης).

Husson.⁵² Le voyage vers l'Inde est toujours signifié par une ellipse, l'océan est un non-lieu, jamais décrit, et les auteurs ne songent pas à le peupler d'animaux extraordinaires. Lucien se garde bien d'imiter Ctésias. Quand il évoque monstres et baleines, c'est pour les situer dans l'Océan et se moquer de Ctésias (*HV* 1, 3 ; 1, 30). Le narrateur de la *Vie d'Apollonios de Tyane* mentionne bien des monstres et des baleines dans l'océan Indien, au moment où Apollonios quitte l'Indus pour entamer sa traversée maritime de retour vers l'Euphrate, mais ni Nilos ni son père ne font état de risques liés au voyage vers l'Inde (3, 57, 2).

Conclusion

La voie maritime vers l'Inde, bien qu'elle ait été de plus en plus fréquentée aux premiers siècles de notre ère et de mieux en mieux identifiée par la littérature savante, n'a pas suscité l'intérêt des auteurs de fiction. L'Inde a occupé une place dans l'imaginaire grec, grâce notamment à ses sages auxquels est attribué un indéniable pouvoir de fascination, et les personnages de jeunes gens que nous avons rencontrés dans cette étude sont sensibles à l'attraction qu'ils exercent : le départ pour les côtes indiennes est toujours motivé par des raisons intellectuelles et spirituelles, jamais pour des raisons commerciales. Mais ni leur traversée ni leur séjour ne donnent matière à des récits développés qui créeraient une véritable fiction, à l'exception de Xénophon d'Éphèse, qui n'évoque que le parcours terrestre qui mène au port d'embarquement à partir d'Alexandrie. À la place, nous avons une ellipse, un blanc. L'Inde reste un signe, un ailleurs laissé à l'imagination du lecteur.

Dans ce *corpus* réduit, la *Vie d'Apollonios de Tyane* se distingue en ce sens qu'elle met en scène des Indiens auxquels elle prête regard et parole : à travers leurs discours sont critiqués implicitement les Grecs d'Alexandrie, et sans doute aussi les Romains et les Égyptiens, tous regroupés sous le terme générique d' 'Égyptiens'. Ces commerçants en situation de monopole sont accusés de dénigrer les 'Grecs'. En filigrane se lisent ainsi la défense, par un représentant de la Sophistique, de l'hellénisme traditionnel et la condamnation des activités commerciales.

Le peu d'impact que semblent avoir sur la littérature de fiction les relations commerciales étroites entre l'empire romain et le monde indien conduit inévitablement à poser la question : pourquoi cette distorsion entre une réalité tangible sous la forme des biens de luxe importés en quantité de l'Inde et la très rare et très

⁵² Husson 1970, vol. 2, 22. Sur les *topoi* romanesques liés à la mer et à ses dangers, voir Billault 1991, 191-199 et Létoublon 1993, 175-180.

fragmentaire représentation de cette réalité ? Les *Éphésiaques* suggèrent peut-être un élément de réponse en signifiant une impasse : le récit du voyage vers l'Inde s'ancre dans le monde méditerranéen, mais il est incapable de se projeter dans le monde indien. Aussitôt commencé, il se termine dans les sables du désert par la mort de Psammis, qui vaut aussi comme métaphore de l'incapacité à poursuivre l'itinéraire, et donc le récit, vers l'Inde. Aucun romancier n'a tenté de faire ce qu'Héliodore a fait, créer un récit qui parcourt l'espace de la Méditerranée et l'espace de l'Ailleurs, en l'occurrence une Inde idéalisée, peut-être parce que, là où le Nil assurait une continuité spatiale et culturelle s'inscrivant dans la géographie et l'histoire, l'espace vide de l'océan Indien produit une fracture qui interdit toute représentation. À l'inverse de celles ouvertes à la connaissance des Grecs par la conquête d'Alexandre, les nouvelles zones de contact entre Méditerranéens et Indiens, parce qu'elles ne sont pas représentables, ne suscitent pas l'imaginaire, qui est l'aliment de la fiction.

Bibliographie

- Anderson, G. (1989). *Xenophon of Ephesus, An Ephesian Tale*, in : B.P. Reardon (éd.), *Collected Ancient Greek Novels*, Berkeley-Los Angeles-London : University of California Press.
- Andrade, N. J. (2018). *The Journey of Christianity to India in Late Antiquity Networks and the Movement of Culture*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Andreassi, M. (2001). *Mimi greci in Egitto. Charition e Moicheutria*, Bari : Palomar.
- Arnaud, P. (2012). 'Le *Périplus Maris Erythraei* : une œuvre de compilation aux préoccupations géographiques', *Topoi*, Supplément 11, 27-61.
- Billault, A. (1991). *La création romanesque dans la littérature grecque à l'époque impériale*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Camacho Rojo J. M. et Fuentes González P. P. (2005). 'Mégasthène' in : R. Goulet (dir.) *Dictionnaire des philosophes antiques IV*, Paris : Éditions du CNRS, 376-380.
- Casson, L. (1989). *The Periplus Maris Erythraei*, Princeton : Princeton University Press.
- Chassang, A. (1862²). *Apollonius de Tyane Sa vie, ses voyages, ses prodiges par Philostrate et ses Lettres*, Paris : Didier et Cie.
- Cobb, M. (2015). 'The Chronology of Roman Trade in the Indian Ocean from Augustus to Early Third Century CE', *JESHO*, 362-418.
- Cobb, M. A. (2018). *Rome and the Indian Ocean trade from Augustus to the early third century CE*, Leiden-Boston : E.J. Brill.
- Cobb, M. A. (2019). 'From the Ptolemies to Augustus. Mediterranean integration into the Indian Ocean trade' in : M. A. Cobb (dir.), *The Indian Ocean Trade in Antiquity. Political, Cultural and Economic Impacts*, London : Routledge, 17-51.
- Cuvigny, H. (éd.) (2003). *La route de Myos Hormos : l'armée romaine dans le désert oriental (Praesidia du désert de Bérénice)*, 2 vol., Le Caire : Institut Français d'Archéologie Orientale.
- Dalmeyda G. (1926). *Xénophon d'Éphèse, Les Éphésiaques*, Paris : Les Belles Lettres.

- De Romanis, F. (2017). 'Structural aspects of a commercial enterprise to Muziris (on SB XVIII 13167 again)', *Topoi*, Supplément 15, 83-100.
- De Romanis, F. (2020). *The Indo-Roman Pepper Trade and the Muziris Papyrus*, Oxford : Oxford University Press.
- Des Places, É. (1973). *Numénius, fragments*, Paris : Les Belles Lettres.
- Ducrot, O. et Torodov, T. (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Éditions du Seuil.
- Fauconnier, B. (2012). 'Graeco-Roman merchants in the Indian Ocean : Revealing a multicultural trade', *Topoi*, Supplément 11, 75-109.
- Goulet-Cazé, M.-O. (1989). 'Agathoboulos' in : R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques I*, Paris : Éditions du CNRS, 67.
- Goulet-Cazé, M.-O. (2012). 'Pérégrinus surnommé Proteus' in : R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques Va*, Paris : Éditions du CNRS, 211-230.
- Gregoratti, L. (2019). 'Indian Ocean Trade. The role of Parthia' in : M. A. Cobb (dir.) *The Indian Ocean Trade in Antiquity. Political, Cultural, and Economic Impacts*, London : Routledge, 52-72.
- Grimal, P. (1958). *Vie d'Apollonios de Tyane* in : P. Grimal, *Romans grecs et latins*, Paris : Gallimard.
- Hägg, T. (1971). 'The naming of the characters in the romance of Xenophon Ephesius', *Eranos* 69, 25-59.
- Henderson J. (2009). *Longus, Daphnis and Chloe Xenophon of Ephesus, Anthia and Habrocomes*, Cambridge Massachusetts, London, England.
- Honigmann, E. (1936). 'Nil' in *RE XVII*, 1, col. 555-566.
- Husson, G. (1970). *Lucien, Le Navire ou Les Souhais*, Paris : Les Belles Lettres.
- Jones, C. P. (2005). *Philostratus, The Life of Apollonius of Tyana*, Cambridge (Mass.)-London : Harvard University Press.
- Kasprzyk, D. (2012). *Spectacles et désordres à Alexandrie : Dion de Pruse, Discours aux Alexandrins*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Legras, B. (2004). *L'Égypte grecque et romaine*, Paris : A. Colin.
- Lens Tuero, J. et Fuentes González, P. P. (2000). 'Iamboulos', in : R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques III*, Paris : Éditions du CNRS, 840-853.
- Létoublon, F. (1993). *Lieux communs du roman. Stéréotypes grecs d'aventure et d'amour*, Leiden-New York-Köln : E. J. Brill.
- Morlet, S. (2013). *Porphyre, Vie de Plotin*, traduction par Émile Bréhier révisée par S. Morlet, Paris : Les Belles Lettres.
- Muckensturm-Pouille, C. (2000). 'Gymnosophistes' in : R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques III*, Paris : Éditions du CNRS, 494-496.
- Ozanam, A.-M. (2018). *Lucien, Œuvres complètes*, Paris : Les Belles Lettres.
- Pernot, L. (1997). *Éloges grecs de Rome*, Paris : Les Belles Lettres.
- Pomey, P. (2012). 'A propos des navires de la mer Érythrée : découvertes récentes et nouveaux aspects de la question', *Topoi*, Supplément 11, 111-132.
- Rife, J. L. (2010). 'Greek Fiction' in : D. S. Potter (éd.), *A Companion to the Roman Empire*, Oxford-Malden (MA) : Blackwell Publishing, 453-476.
- Rougé, J. (1991). 'Trois textes d'époque impériale sur le navire', *Latomus* 50, 3, 669-676.
- Sánchez Hernández, J. P. (2019). 'The Impact of the Indian Ocean Trade on the Ancient Novel' in : M. A. Cobb (dir.), *The Indian Ocean Trade in Antiquity. Political, Cultural, and Economic Impacts*, London : Routledge, 191-212.

- Sartre, M. (2021). *Le bateau de Palmyre. Quand les mondes anciens se rencontraient VI^e siècle av. J.-C./VI^e siècle ap. J.-C.*, Paris : Tallandier.
- Schneider, P. (2004). *L'Éthiopie et l'Inde : interférences et confusions aux extrémités du monde antique (VIII^e siècle avant J.-C – VI^e siècle après J.-C.)*, Rome : École française de Rome.